

Le génie s'affranchit des servitudes

André Maurois

Numéro 17, juin 1959

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/52185ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maurois, A. (1959). Le génie s'affranchit des servitudes. *Séquences*, (17), 32–32.

Le génie s'affranchit des servitudes

- Aux Etats-Unis où les "surproductions" ruineuses et prétentieuses semblaient dominer le marché, un producteur indépendant a fait triompher des films très simples, peu coûteux, sans vedette, tapage ni scandale. (*Marty, Bachelor's Party*).
Le génie, au cinéma comme ailleurs, s'affranchit des servitudes.
- Le cinéaste doit manier une caméra, une perche pour le son, toute une usine. Comment garderait-il, au centre de ces équipes techniques, au coeur de ce vacarme, une fraîcheur de pensée et d'impression ?
- Caméra et moteur sont des moyens mis au service d'une pensée. N'est-ce pas vrai aussi du théâtre ? Car qu'est-ce que l'art ? C'est la création d'un monde différent du monde réel et ordonné par un esprit humain. On a dit : "Un coin de la création vu à travers un tempérament" et c'est une assez bonne définition si l'on y ajoute "et ordonné par l'esprit". Notez que je n'oppose pas l'art à la nature. L'artiste se sert des éléments naturels et il trouve parfois dans la nature des fragments d'oeuvres d'art. Mais ce sont là des bonheurs de rencontre. L'oeuvre d'art est tout entière construite. Elle évoque la nature; elle ne la copie pas; elle la survole. L'art nous arrache au monde de l'action, même quand il le décrit. Kipling peint des soldats, des administrateurs, mais nous n'avons pas, en le lisant, à combattre leurs combats, ni à résoudre leurs problèmes. Nous les regardons. D'où un mélange, inconnu dans la vie, de contemplation et d'action, qui est proprement le sentiment esthétique.
- Comment notre cinéaste imposera-t-il la marque de son tempérament à un coin de la création puisque, ce coin, il le photographie tel qu'il est ?
- Il ne le photographie pas tel qu'il est. Ou bien il choisit dans la nature les images, les détails qui répondent à son dessein; ou mieux encore il les crée. Dès le moment où il distribue des rôles, il modèle ses statues. Il désigne telle comédienne parce qu'il sait que son visage est capable de la noblesse voulue. A ce visage ensuite il dicte des expressions. Les objets eux-mêmes, dans le film, ne sont pas ce qu'ils sont. Ils deviennent des symboles. Une main crispée remplace un long discours. (...) Non, le cinéaste ne photographie pas le monde tel qu'il est. Bien plutôt, il le suggère tel qu'il le veut. Le départ d'un train sera signifié par le passage sur le quai d'ombres que nous interpréterons comme wagons; un paysage sera entrevu, déformé, dans le pare-brise ou l'aile d'une voiture. Tous ces choix ensemble constitueront cette "marque d'un tempérament" que vous tenez, avec raison, par le caractère essentiel de l'oeuvre d'art.
- A y mieux réfléchir, j'admets qu'un film puisse porter la marque d'un tempérament d'artiste. Après tout, Charlie Chaplin, René Clair, Autant-Lara, Marcel Carné, Max Ophüls, William Wyler, dix autres ont eu chacun son style que moi-même, profane, je reconnais. Voilà pour le tempérament. Mais vous avez dit aussi, dans votre couplet sur l'art, que le sentiment esthétique est éveillé par le mélange de contemplation et d'action. (...) La règle, à l'écran, est de supprimer les récits que l'argot de métier nomme des "tunnels". Résultat : l'action revient au premier plan.
- Il n'est pas impossible de porter le spectateur jusqu'à un poste de contemplation. Il arrive souvent, par exemple, qu'un film commence dans le présent et qu'un personnage commence à raconter une action passée; à ce moment le décor change et nous nous trouvons rejetés dans le passé, et conscients de l'être. Avez-vous vu *Douze hommes en colère* ? C'est un jury délibérant sur une affaire criminelle. Le crime était à la cantonnade. Parfois aussi une légère exagération nous rappelle que ceci est un spectacle, non une image de la vie. Un film de Charlie Chaplin est d'une vérité humaine et profonde, mais bien au-delà de la réalité. C'est aussi vrai de René Clair, de Vittorio de Sica et des grands humoristes anglais du cinéma.
- Sans doute, mais les conventions théâtrales nient plus énergiquement le réalisme. Le manteau d'Arlequin, la rampe, les entractes isolent le drame du spectateur. D'où une sérénité où ne me laissent jamais les drames de l'écran.
- Sauf les chefs-d'oeuvres...

André Maurois

(*Les Nouvelles Littéraires*, février 1959.)